

Expérience d'un territoire déterritorialisé

Jean-Michel Ross

Number 79, Spring 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Ross, J.-M. (2007). Expérience d'un territoire déterritorialisé. *Espace Sculpture*, (79), 42–42.

Expérience d'un territoire déterritorialisé

Jean-Michel ROSS

C'est à la Fonderie Darling que Pierre Bourgault présente *ENE, ESE, OSO, ONO*. Il nous y fait (re)vivre l'expérience de différentes époques de sa production. Dans un premier temps, il invite le public à réaliser une sculpture à l'aide du filet d'eau d'un boyau d'arrosage, sculptant et érodant un bloc de sel. Le spectateur est convié à devenir sculpteur, à passer du rôle de récepteur à celui d'acteur. Depuis plus de trente ans, Bourgault s'intéresse à l'espace et au territoire en sculpture, recourant notamment au fleuve Saint-Laurent comme champ d'expérimentation. Il n'en est pas à sa première utilisation de l'eau et des blocs de sel, pensons entre autres aux dessins sur la surface de l'eau à partir d'interventions *in situ* sur le Saint-Laurent intitulées *NNNEESS-SOOONNN*, transposées ensuite sur des cartes maritimes, ou encore à son installation lors de la sixième édition des Jardins de Métis où il construit des murs de sel sur une île.

La présente exposition poursuit dans la même lignée. Dans l'œuvre « à faire », la déconstruction du motif cubique rappelle les grands changements qu'a subis la sculpture au cours du XX^e siècle avec le passage du modernisme, d'un art très épuré et autoréférentiel à un art actuel beaucoup plus éclaté faisant référence à une multitude de préoccupations territoriales, que ce soit dans le contexte d'une exposition ou à l'extérieur de celui-ci. L'emploi du bloc de sel – le « carré blanc ! » – peut, par exemple, être compris comme métaphore d'une mer solidifiée ; mais on pourrait aussi l'envisager uniquement pour ses considérations formelles. Il y a dès lors une double signification possible à ces matériaux : le passage d'une tradition artistique à une autre, mais aussi le changement d'une matière en une autre, d'un territoire à un autre, de la mer

vers la terre et *vice versa*. L'intérêt porté à la déterritorialisation et à la reterritorialisation est l'une des préoccupations chères à l'artiste depuis la fin des années soixante. Il n'est donc pas étonnant de les retrouver ici.

À proximité de cette œuvre se dresse une sculpture-architecture dont la base est composée de blocs de sel soutenant une cabine de bois et de plâtre. La structure a été conçue pour laisser entrer les spectateurs. Une fois à l'intérieur, ils se trouvent devant un lit de toile. Les murs comportent plusieurs hublots rectangulaires qui, en se prolongeant hors des cloisons, indiquent différents points de vue de l'intérieur vers l'extérieur – et de l'extérieur vers l'intérieur. Bourgault n'en est pas à sa première sculpture habitable. L'une d'elles, datant de la fin des années 1960, existe toujours à Saint-Jean-Port-Joli. Il s'agit d'un grand cube de bois incorporant deux surfaces de verre et pouvant tourner sur lui-même, ce qui permet aux « résidents » de choisir leur angle de vue sur le paysage. Dans la nouvelle œuvre, le visiteur se trouve plutôt devant une vue unidirectionnelle. L'artiste recrée un espace intime qui est ouvert sur un espace intérieur : la nature environnante a fait place à un centre d'exposition. Si l'œuvre de jadis exprimait cette volonté de décloisonnement propre à l'époque, qu'en est-il des enjeux aujourd'hui ? Les deux grands panneaux de verre sont devenus une multitude de hublots. Il est toujours question d'un regard sur le territoire, mais désormais l'espace ne peut être appréhendé que par une seule personne et dans une seule direction.

Au fond de la salle d'exposition, Bourgault a installé une immense



toile où est projetée la vidéo d'un dessin qui se manifeste peu à peu – ce qui rappelle les dessins sur l'eau amorcés au début de la décennie quatre-vingt. Seulement, cette fois, la ligne est en mouvement et l'artiste ne nous donne plus aucun repère cartographique permettant de l'associer à quelque lieu de passage. Ayant « perdu » son territoire, le tracé n'est plus rattaché à un site précis, contrairement à ce qui se produisait antérieurement. Ces lignes qui apparaissent peuvent tout autant indiquer un trajet dans l'air, sur terre ou dans l'eau. Dorénavant sans balises, « a-territoriales », elles supposent tous les territoires à la fois. Si cette projection remémore certains dessins de *NNNEESSSOONNN*, il y a certainement une radicalisation du propos puisqu'il n'est plus simplement question de transférer une expérience sur l'eau en dessins bidimensionnels. Les seuls repères qui rattachent l'œuvre au territoire sont, d'une part, l'idée de trajet et, d'autre part, son inscription dans la démarche antérieure de l'artiste. Nous pouvons y reconnaître des formes familières, mais l'espace est devenu totalement virtuel. Devant la projection lumineuse, une grande étendue de blocs de sel est répartie sur le sol. Si le dispositif évoque une mer asséchée, cela expliquerait peut-être l'absence de tout indice géographique. En asséchant la mer, l'artiste la fait disparaître.

Ici, les enregistrements de sonar que l'on entend tout autour pourraient éventuellement nous aider à nous orienter malgré le manque d'indications. Encore faudrait-il, à l'instar des marins expérimentés, pouvoir comprendre l'espace navigable en décodant les sons émis par l'instrument. N'est-ce pas la définition même du territoire que d'être défini ?

S'il est vrai que cette œuvre inédite s'enracine plastiquement dans les pratiques habituelles de l'artiste, elle en renouvelle et en radicalise les concepts. Le dialogue entre l'artiste et le fleuve existe toujours, mais il n'a jamais été aussi abstrait. Avec *ENE, ESE, OSO, ONO*, Bourgault nous fait encore vivre l'expérience d'un territoire, seulement celui-ci est désormais déterritorialisé, n'existant plus que dans la tête des spectateurs. S'il est vrai que l'installation en soi est très matérielle, elle n'est territoriale que par l'entremise de notre mémoire et de notre imagination. ←

Pierre Bourgault, *ENE, ESE, OSO, ONO*
Quartier Éphémère, Montréal
22 juin – 27 août 2006

Jean-Michel ROSS vit et travaille à Montréal. Il fait présentement un doctorat en sémiologie à l'UQAM. Assistant rédacteur à la revue *Espace*, coordonnateur du Collectif des gestes, des mots et des images, vidéaste amateur et collectionneur, il s'intéresse à la réhabilitation de l'objet dans les théories esthétiques et à la collection d'art contemporain comme phénomène.

Pierre BOURGAULT,
ENE, ESE, OSO, ONO,
2006. Détail de l'exposition. Matériaux divers.
Photo : Guy L'Heureux.

Pierre BOURGAULT, *ENE, ESE, OSO, ONO*, 2006. Vue d'ensemble de l'exposition. Photo : Guy L'Heureux.

